

« Tonton Mika », la crique Sable

Lorsque nous voyagions par le fleuve, nous faisons toujours une halte au Saut Mathias pour saluer « Tonton Mika ». De son vrai nom **Assékendé**, ce vieux Saramaca était l'oncle de l'un de nos anciens employés, Mika, si bien que Desmo et Wemo l'avaient surnommé « Tonton Mika ». A l'époque il avait près de 80 ans, et son frère aîné, **Taky**, vivait également sur l'Aprouague (Taky, plus que centenaire en 2011, habite maintenant Régina). Tous les deux, ainsi que leur frère '**Nanté**', avaient travaillé avec leur père '**Doroté**' qui, au début du siècle, ravitaillait par pirogue les camps d'orpailleurs et les exploitants de bois de rose. Les trois frères avaient poursuivi la même activité après la mort de leur père, et ils continuèrent à vivre sur l'Aprouague après l'extinction progressive de ces diverses petites industries. Assékendé s'était établi sur un petit îlot où il cultivait quelques plants de manioc, d'ignames et de dachines, vivant en grande partie de chasse et de pêche. Il fabriquait également des pirogues qu'il revendait, et c'est d'ailleurs en taillant un tronc d'arbre qu'il se cassa une jambe. Il fut hospitalisé, mais ne comprenant sans doute pas bien les explications des médecins, il fut impossible de lui retirer sa broche quand il retourna les voir, beaucoup trop tard. Outre son tibia qui suppurait, du fait de la réaction de rejet de sa broche, il était complètement voûté et restait en permanence dans cette position. Il continuait néanmoins à tailler ses pirogues à l'herminette, à s'occuper de son petit abattis et à pêcher. Quand il avait besoin d'aller à Régina, il le faisait encore à la pagaie, ce qu'il avait fait toute sa vie. Plus tard, il vint s'établir sur un îlot situé un peu plus en aval, en face du camp d'écotourisme CISAM ; puis le maire de Régina préféra l'héberger dans le village, où il mourut en 2005, âgé de plus de 95 ans.

Assekendé connaissait donc parfaitement l'histoire de ce fleuve et j'ai pu me rendre compte, par la suite, que sa mémoire était restée intacte. Un jour que nous nous étions arrêtés chez lui, en mars 1994 (il était en compagnie de son cousin appelé '**Médecin Hollandais**'), j'entrepris de l'interroger et de noter ses souvenirs. Cependant, il ne m'a pas toujours été facile de distinguer les faits qu'il avait vécus, de ceux que son père lui avait racontés.

Lorsqu'il montait un chargement, sa pirogue était lourdement chargée et il utilisait plus souvent le takari (perche) que la pagaie. Le saut le plus dur à passer était le saut « *Pisser di sang* ». Ce nom ne figure pas sur les cartes mais les piroguiers locaux continuent à l'utiliser. Il s'agit d'un passage situé entre les sauts « Athanase » et « Mathias ». Aux dires d'Assekendé, quand on l'avait franchi, on était tellement épuisé qu'on en « pissait du sang », ce qui n'est sans doute qu'une expression ! Il lui fallait une dizaine de jours pour aller de Régina à l'Arataye. A l'embouchure de l'Arataye se trouvait, un petit poste de douane, servant également d'entrepôt, avec 13 carbets (voir chapitre 2, p. xx). Sur la rive gauche⁽¹⁾ de l'Arataye, entre l'embouchure et le pied du saut Pararé, Assekendé distinguait quatre criques, toutes sur la rive gauche. Dans l'ordre : **Japigny**, **Sainte Rose**, **Loguain** et **Maïpouri**. Il existe effectivement quatre criques, mais, sur la carte de l'IGN, c'est la seconde qui s'appelle Japigny, les trois autres n'étant pas nommées. Il semblerait qu'il y ait eu une erreur des cartographes, d'autant plus que le saut Japigny⁽¹⁾ est situé bien plus en aval que la crique portant le même nom. Si l'on s'en tient aux informations d'Assekendé, la crique, nommée sur la carte « Japigny », serait en fait la crique Sainte Rose (la seconde en montant) et celle que nous avons baptisé crique Nouragues serait en fait la crique Loguain⁽¹⁾ (la troisième en montant). La dernière, crique Maïpouri, serait alors celle se jetant entre l'ancien camp Muséum et l'actuel camp CNRS.

⁽¹⁾ En France la rive gauche est celle située à main gauche en descendant la rivière, alors qu'en Guyane c'est l'inverse, ce qui m'a posé quelques problèmes avant de m'en apercevoir. Cette habitude locale vient peut-être du fait que les rivières de Guyane ont été explorées à partir de la côte, en les remontant. J'ai gardé ici la nomenclature officielle (rive gauche = rive à main gauche en descendant).

⁽²⁾ Le saut Japigny serait, selon les piroguiers, le saut « gen pini », c'est-à-dire en créole « gens punis », car il est particulièrement trompeur et les personnes qui ne le prennent pas correctement chavirent et sont donc punies. Nous y avons d'ailleurs chaviré une fois, conduits par un piroguier inexpérimenté. D'après Pierre Grenand, le mot Japigny serait en fait la déformation du mot toupi-guarani « yapii », c'est-à-dire l'oiseau 'cul-jaune' *Cacicus cela*. Il arrive qu'un mot déformé soit repris dans une autre langue, avec une signification nouvelle, phénomène bien connu des linguistes.

⁽³⁾ En Guyane, les noms des criques et des sauts ont, selon les cas, une origine amérindienne (Arataye, Aprouague, Pararé, Japigny, Aïkoupay ...), ou bien une origine récente, datant vraisemblablement de la première ruée vers l'or. Dans ce cas, en prenant des exemples proches de la réserve des Nouragues, elles font référence à des noms de personnes (Benoît, Mathurin, Couy ...), de lieux situés en Europe ou ailleurs (Ronceveau, Sébastopol, Donrémy, Charenton, Bagdad ...), d'animaux (Tortue, Cariacou ...), de saints (St Lucien), d'événements particuliers (Coup de bol, La folie, Découverte, Ouragan ...), ou bien de simples caractères descriptifs (Sable, Gravier, Grand Crique, Batardeau ...). A noter que le même nom peut être attribué à plusieurs criques situées dans des bassins versants différents.



Naufrage à la descente du saut Japigny (11 septembre 2003)

Aux dires d'Assékendé, l'emplacement où se trouve l'actuel « camp Pararé » du CNRS correspond à un lieu anciennement habité par « deux hommes, une femme et une mule ». Il s'agissait d'un poste où les pirogues étaient déchargées, car le franchissement du saut Pararé est particulièrement difficile. On transférait alors le matériel sur un chariot qui était tiré par une mule le long d'un chemin de 4,5 km aboutissant en amont des rapides (à noter, qu'entre les passages les plus difficiles, se trouve une portion de rivière facilement navigable sur 3,5 km de longueur). Le matériel était alors déchargé et transféré dans d'autres pirogues. Le chemin, encore visible à son départ, avait nécessité des travaux de terrassement et la confection d'un petit pont, dont il reste encore deux poutres en Wapa ayant résisté au temps. Même après l'abandon de ce lieu de halte, les habitants de Régina continuaient, encore récemment, à s'y arrêter quand ils voyageaient sur le fleuve pour venir y chasser. C'est d'ailleurs Bertin Migue qui me conseilla d'y installer le nouveau camp CNRS, ceci afin d'éviter d'avoir à franchir les premières parties du rapide permettant d'atteindre l'ancien camp Muséum. Arrivés sur les lieux, nous y avons découvert de grandes quantités de bouteilles cassées, dont les dernières étaient de fabrication assez récente, ainsi que quelques seaux et bassines rouillées. Il ne restait, des habitations, que quelques alignements de cailloux,

témoins de l'emplacement des bases des anciens murs, probablement faits de treillis en « golettes ». Deux manguiers et un citronnier vivotaient encore, complètement dominés par la forêt qui avait recolonisé la place. Un peu plus tard on découvrit une partie d'un fléau de balance romaine, ainsi qu'un fer à cheval de toute petite taille, et un vieil encrier de verre (voir chapitre 2). On peut supposer que certaines marchandises étaient pesées et que les transactions étaient notées quelques part ? Lors des travaux de défrichage, on découvrit une tombe située à une soixantaine de mètres des anciennes habitations. La croix, qui était inclinée, sans doute à la suite de la chute d'une branche, porte l'inscription « **CI GIT JOSEPH JEEREHAI, 1925** ». L'assemblage des deux pièces de bois était maintenu par un boulon et un écrou quadrangulaire. D'après Assékendé, Joseph, que son père avait bien connu, était mort de maladie.



Pendant la période de la guerre 14-18, Doroté, le père d'Assékendé, avait travaillé pour Monsieur Konrade⁽⁴⁾, « qui travaillait tout seul le bois de rose ».

En amont du saut Pararé, toujours d'après Assékendé, se trouve la crique Balanfois (Rive Gauche), la crique Fourche (RD), la crique Alina (RD, dont le débit est équivalent à celui de la crique Sable), la crique Kapana (RG), la crique Karapana (RG, située tout prêt de la Kapana), et la crique N°1 (RG, qui serait navigable au moteur). Là, sur un beau plateau, se trouvait un grand village de 75 personnes « qui travaillait l'or ».

⁽⁴⁾ Une ancienne drague, appelée « drague Konrade » a été utilisée sur la crique Ipoussin (affluent de l'Approuague) pendant la première ruée vers l'or. Peut-être s'agit-il du même Konrade ?

Assékendé avait parcouru la région le long de toutes ses rivières, mais également par voie terrestre. Il me fit le récit d'une expédition à laquelle il participa, pour rejoindre la crique Kalaweli à partir de l'Arataye (peut être l'ancienne piste suivie par les pères Grillet et Béchamel ???). Ils avaient dû, ses compagnons et lui, passer par des savanes roches, et cela, probablement en saison sèche car il insistait sur le fait qu'il n'y avait pas d'eau et qu'il fallait « apporter des bouteilles ». La conversation dévia ensuite sur un sujet qui intéresse toujours les Saramacas : la faune. Il parla du fameux « Zanoa », bête mythique rappelant étrangement le *Megatherium*⁽⁵⁾ ! Assékendé le décrivait comme un grand animal, muni d'énormes griffes aux pattes avant, se redressant sur ses pattes arrières pour saisir les palmiers wassaïe, les casser, et en manger le bourgeon terminal. D'après lui les zanoas fréquentaient plutôt la rive gauche de l'Arataye, si bien qu'à l'époque de sa jeunesse les gens s'y aventureaient moins volontiers. Il faut dire que, comme de nombreux autres peuples, les Saramacas ne délimitent

pas toujours clairement les mythes de la réalité. Mais ils n'apprécient pas que l'on mette en doute leurs récits qui, cependant, se situent toujours dans un passé assez lointain. En tout cas les « anciens » craignaient les zanoas qui pouvaient s'attaquer à l'homme et avaient l'habitude de tuer les tapirs dont ils tranchaient la tête, qu'ils conservaient, pourrissantes, près de leur antre ! Entre autres animaux mythiques, Assékendé, conforté par Desmo et Wémo, parla également d'un poisson palika géant, de près de 10 m de long, dont les écailles atteindraient la taille d'une assiette !

⁽⁵⁾ Les Saramacas ont vraisemblablement adopté certains mythes amérindiens. Françoise Grenand rapporte un mythe Wayampi dans lequel interviennent les « wo'o » sortes de paresseux géants habitant un monde caché. Toutes ces descriptions correspondent au *Megatherium*, animal terrestre de 3 à 4 mètres de haut, apparenté aux paresseux, dont les derniers fossiles remontent à 8 000 ou 10 000 ans. Les premiers amérindiens côtoyèrent forcément certains mammifères géants d'Amérique, maintenant éteints, et il est possible qu'ils en aient transmis le souvenir aux sociétés qui leur ont succédées.

La crique Sable

Assékendé avait lui-même ravitaillé une distillerie de bois de rose, située en pleine forêt, le long de la crique Sable, habitée par 45 personnes (voir chapitre 2, p. x). Il fallait, pour y parvenir, franchir cinq sauts successifs : - saut Nivrée, - Deuxième Saut (à 50 m en amont de saut Nivrée), - saut Grand Trou, - saut Batardeau (à une demi-journée en amont du saut Grand Trou), - saut Guissi. A ce niveau le cours d'eau se divise en deux branches, et c'est celle de gauche, bien que moins importante, qu'il faut prendre. La distillerie se trouvait à environ 50 m plus haut. En amont se trouve le saut Couy, suivi de cinq autres sauts.

J'avais demandé ces précisions à Assékendé car nous comptions remonter cette crique en canoë pour l'explorer. Nous avons commencé par en faire une reconnaissance à pied, mais nous ne nous étions enfoncés que de un à deux kilomètres, le suivi des méandres prenant beaucoup de temps.



La crique sable dans un emplacement où elle est assez large, avec un courant peu important

Le départ se fit du camp d'écotourisme Arataye, le 30 septembre 1996, et c'est Téni, piroguier de la Réserve, qui nous transporta avec une grande pirogue, jusqu'à l'embouchure de la crique Sable où il nous laissa. Nous avions trois canoës pour sept personnes (Desmo et Wemo Betian, Philippe Gaucher, Roland Flaccus, Jacques, Mireille et Pierre Charles-Dominique). Outre le ravitaillement et le matériel de couchage, enfermés dans des sacs étanches, nous avons emporté une tronçonneuse car de nombreux arbres morts barraient le cours. Il est souvent difficile, quand on voyage sur une grande rivière, de repérer l'embouchure des criques de taille moyenne qui viennent s'y jeter. Généralement la végétation riveraine s'y développe, obstruant totalement ces petites criques qui passent alors inaperçues. C'était le cas de la crique Sable, et depuis son exploration, en 1996, son embouchure s'est à nouveau refermée (coordonnées de l'embouchure au point GPS 4° 02' 12 N ; 52° 39' 87 W). Dès que l'on a taillé cinq à six mètres de végétation obstruant l'embouchure, on découvre un joli cours d'eau. Après quelques kilomètres, une fois les premiers petits sauts franchis, on traverse une vaste zone marécageuse. Les berges de la crique sont alors bordées de grandes herbes, et seuls quelques grands arbres épars dominent le paysage de cette petite « savane inondée » dans laquelle nous avons observé des hoazins. A part la traversée de ce milieu assez inattendu, le reste du voyage s'est déroulé dans une forêt assez haute. Les dimensions modestes de la crique font que, le plus souvent, le ciel est caché par la voûte des arbres. Le courant est de force moyenne, sauf dans les parties resserrées, en particulier à proximité des sauts, et il faut alors pagayer très fort pour arriver à franchir ces petits passages. J'avais bien noté et mémorisé les informations d'Assékendé, qui se sont avérées très précises tout au long du voyage. Le cours d'eau traverse des zones géologiques semblables à celles des sauts Pararé et Japigny. Des filons de roche noire, très dure, barrent périodiquement la crique, formant des petits sauts dont certains doivent être contournés en tirant le canot à terre. Ces roches ont été polies par le courant, prenant parfois des formes étonnantes, et la plupart d'entre elles sont creusées de polissoirs amérindiens. Les troncs morts barrant le passage étaient nombreux et Desmo et Wemo se chargeaient d'y ouvrir un petit passage à la tronçonneuse. Ils étaient parfois obligés d'immerger totalement la lame, ce qui projetait des gerbes d'eau, mais nous avons choisi une tronçonneuse « Husqvarna » qui a la réputation de bien supporter ce genre de traitement. Nous nous sommes cependant rendu compte, au retour, que cette robustesse avait ses limites.



Crique Sable. Tronçonnage d'un tronc mort par Wémo Bétian, à côté de Desmo Bétian. Remarquer la gerbe d'eau projetée par la tronçonneuse.

Après être partis de l'embouchure à 9h30 le lundi 30 septembre, nous n'atteignîmes le deuxième saut que vers 16h30, car le cours était encombré de nombreux chablis. Le premier camp fut donc établi à proximité, sous un orage, aux coordonnées 4° 01' 42 N ; 52° 39' 96.

Le lendemain, mardi 1^{er} octobre, nous partions à 8h30. Le troisième saut (saut Grand Trou) fut passé à 9h45, et vers 11heures on se trouvait encore au point GPS 4° 01' 19 N ; 52° 40' 06 W car il y avait toujours de nombreux passages à ouvrir. A 16h00 on atteignait le point GPS 4° 00' 73 N ; 52° 40' 59 W, et on s'arrêta 15 minutes plus tard pour camper, sous la pluie. Nous étions déjà complètement mouillés, obligés de descendre à l'eau assez souvent pour passer certains obstacles. Chacun installa son hamac, entre des petits arbres, et l'on tendit une bâche plastique pour y prendre notre repas. L'emplacement était assez plat, heureusement suffisamment au dessus du niveau de la crique car, pendant la nuit, la pluie étant assez forte, le niveau de l'eau monta de près de 50 centimètres, « noyant » l'un de nos canots qui avait été attaché trop court. Le matin, nous eûmes la surprise de voir arriver deux tapirs qui étaient intrigués par notre présence. Ils commencèrent par flairer nos canots, à quatre ou cinq mètres de nous, puis passèrent à terre, au milieu du campement. Philippe Gaucher, craignant que l'un d'eux détruise son hamac, se plaça devant en agitant les bras pour le détourner. Par la suite on fit la rencontre, entre autres, de quelques tapirs, mais plus fugitifs, de diverses espèces de singes, d'un héron agami et d'une quinzaine de caïmans. En circulant à la pagaie, sans bruit, dans une forêt inhabitée depuis bien longtemps, nous étions dans les conditions idéales pour observer sa faune.



Crique Sable, passage après l'ouverture d'un chablis.



Crique sable, passage sous un très gros tronc.

Le mercredi 2 octobre nous prenions le départ à 8h30. A peine avions nous démarré que l'on s'aperçu que le cadavre d'un gros cabiai pourrissait dans le milieu de la crique. Nous y avions bu la veille, à peine 50 mètres en aval, mais personne ne fut malade ! Il faut croire que la dilution est suffisamment importante à cette distance. A 9h45 nous arrivions au 5^{ème} saut (Saut Guissi) et la crique se divisait effectivement en deux bras. Celui de droite étant très nettement le plus important, je mettais en doute les indications d'Assékendé et nous décidâmes de remonter par cette voie. Mais on arriva très vite devant un véritable mur de près de deux mètres de hauteur, d'où tombait une petite cascade. Nous fîmes demi-tour pour prendre la voie de gauche. Cinquante mètres plus haut se trouvait l'ancien village dont les coordonnées GPS sont 4° 00' 17 N ; 52° 40' 18 W. Une bascule était posée au sol, à quelques mètres de la berge, ses poids pouvant encore coulisser sur les curseurs horizontaux. La cheminée de

l'alambic était complètement rouillée. Elle s'était effondrée, mais, retenue par des lianes, elle se trouvait en position oblique. L'appareil portait l'inscription suivante sur une belle plaque de cuivre : « Alambic Bruleur Breveté SGDG Système Deroy fils aîné 7 rue du Théâtre 77 Paris Grenelle N° 1129 CIG 60 litres ». On peut supposer que les ouvriers rapportaient leur collecte de bois au camp et qu'ils étaient payés au poids. Il n'y avait pas trace d'autre équipement, ni des habitations, probablement construites en matériaux légers. D'après son aspect, la forêt avait recolonisé l'espace depuis plus de 40 ou 50 ans.

On continua à remonter jusqu'à 16h15, pour camper au point GPS 3° 59' 52 ; 52° 39' 74 W. La crique forme, à cet endroit, une large boucle délimitant une presqu'île et, là où la boucle est la plus resserrée, les deux parties de la crique sont à peine éloignées de sept mètres l'une de l'autre.

Nous n'avions parcouru que cinq kilomètres à vol d'oiseau, mais avec les méandres, cela représentait un cheminement bien plus long. En outre, nous avons eu à ouvrir de nombreux passages, ce qui nous avait considérablement ralenti. Bien que le cours fût encore navigable à la pagaie, sa profondeur avait nettement diminuée et il n'était pas certain de pouvoir continuer à faire passer nos canots plus loin en amont. Comme nous n'avions que peu de jours à consacrer à cette exploration, on rebroussa chemin le lendemain 3 octobre.

La crique Sable prend sa source au Pic du Croissant et, à proximité des massifs granitiques, le débit des ruisseaux est assez variable. Lors des fortes pluies, l'eau ruisselle sur les pentes rocheuses et fait rapidement monter le niveau des criques qui reprennent, assez vite, un débit plus modeste. C'est ce qui se passa lors de notre voyage. La pluie de la nuit du 1^{er} au 2 octobre avait fait monter le niveau de la crique, si bien que nous avons pu passer de nombreux troncs qui étaient suffisamment immergés, nous contentant de tronçonner ceux qui étaient situés à un niveau plus élevé. Au retour, nous eûmes la surprise de rencontrer de nouveaux obstacles mis à jours par la baisse de l'eau. Mais la tronçonneuse avait déjà beaucoup souffert et elle tomba en panne en tout début de matinée. Pour franchir ces nouveaux obstacles nous devons décharger les canots, les faire passer par-dessus, et les recharger plus bas. Dans un cas, on noya les canots pour les faire passer par-dessous un gros tronc, et dans un autre, on ouvrit un chemin sur la berge pour contourner un ancien chablis. Mais dans le cours inférieur les passages étaient restés praticables. Le franchissement des sauts nous pris beaucoup moins de temps qu'à l'aller, en particulier pour l'un d'eux que l'on descendit à grande vitesse en s'engageant dans une sorte de toboggan de roche noire, complètement polie par le courant. A 18 heures nous arrivions à l'embouchure, et il nous fallut encore un bon quart d'heure de pagayage intense pour remonter l'Arataye jusqu'au camp Pararé, nouvellement ouvert.

Réserve des Nouragues. Les limites de la réserve sont figurées par un trait vert foncé, épais. La zone dévolue aux recherches est en orange, et celle dévolue à l'écotourisme en violet. Sont indiquées les positions du camp d'écotourisme Arataï, du camp Pararé, et du camp Inselberg. Dans la partie sud, figure la crique Sable, avec cinq positions principales relevées au GPS : (1) « Deuxième Saut », emplacement du bivouac du 30 septembre, (2) Saut « Grand Trou », (3) Saut « Batardeau », situé peu en aval du bivouac du 1^{er} octobre, (4) emplacement de l'ancienne distillerie de bois de rose, juste en amont du saut « Guissi », (5) emplacement du dernier bivouac du 2 octobre. La ligne horizontale correspond au passage du quatrième degré nord.

